

## Un lien vers un commissaire politique français

Amédée Thévenet en 1950

Militaire en Indochine il est prisonnier du Viet-Minh de novembre 1950 à septembre 1951.

Fonctionnaire au ministère de la Santé, à l'inspection générale des Affaires sociales, Amédée Thévenet est l'auteur de plusieurs ouvrages concernant l'Aide sociale, mais également l'Indochine : *Goulags indochinois*, France-Empire, Paris, 1997 ; *La guerre d'Indochine racontée par ceux qui l'ont vécue*, France-Empire, Paris, 2001 ; *J'ai survécu à l'enfer des camps viêt-minh*, France-Empire, Paris, 2006, récit écrit à son retour d'Indochine, en 1953.

1 C'est seulement dans les premiers jours de novembre 1950, à That Khé, que nous réalisons que nous sommes prisonniers du Viêt-minh. Prisonniers détenus à plusieurs centaines de kilomètres des lignes françaises, prisonniers blessés, donc sans même l'illusion d'une évasion, objectif de tout captif.

Nous avons été capturés au début d'octobre, au cours de l'opération d'abandon de la place de Cao Bang, proche de la frontière Nord-est, entre la Chine et le Viêt-Nam, et d'évacuation des troupes du corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient qui occupaient cette place.

Toute opération d'évacuation est délicate. Celle de Cao Bang fut, du fait du génie stratégique des chefs militaires du Viêt-minh et de la connaissance du terrain et de l'audace de ses soldats, un désastre pour le corps expéditionnaire. De nombreux combattants périrent et la plupart des survivants parmi nos troupes furent faits prisonniers.

*J'ai survécu*, p. 23

2 C'est quand le moral des prisonniers est au plus bas que le mot « libération » circule le plus. C'est le cas en ce moment.

Certains prétendent avoir entendu le commissaire politique en parler. « La paix est proche », aurait-il affirmé.

« Des capitalistes et des exploités ont déjà quitté Hanoi et Haiphong. Les colonialistes français, désarçonnés par le désastre de Cao Bang, cherchent un terrain d'entente qui ne soit pas trop déshonorant pour eux », aurait-il ajouté.

Je réussis à voir Pierlot, légionnaire au 3<sup>e</sup> régiment étranger d'infanterie (REI), qui travaille au secrétariat du commandant du camp. Il me répond volontiers.

- Le commissaire politique m'a dit qu'il est question de partager le Viêt-nam suivant le 16<sup>e</sup> parallèle, approximativement au nord de Tourane. « Les Forces Populaires de Libération vietnamiennes occuperont le Nord, l'armée colonialiste se cantonnera au Sud, en attendant d'être expulsé définitivement de notre sol », selon les propres mots du commissaire politique.

À chaque fois, le moindre indice d'évolution positive est accueilli avec enthousiasme. Nous voudrions tant que cette captivité ne représente qu'une parenthèse, la plus courte possible, dans notre vie. Aussi nous raccrochons nous à la plus petite lueur d'espoir de voir cette parenthèse se refermer, pour revivre la période « d'avant » qui nous paraît prodigieusement belle.

Enthousiasme rapidement transformé, jusqu'à présent, en cruelle déception. Nous ne comprendrons que plus tard que les Viêts font miroiter ce mirage de la libération pour nous la faire désirer au point que nous soyons prêts à tout pour l'obtenir.

*Ibidem*, pp. 44-45

3 Sous un portrait d'Hô Chi Minh, une tribune de bois, drapée de calicot rouge, se détache. Un immense drapeau rouge à étoile jaune claque au vent. Un commandement strident retentit. Les sentinelles présentent les armes. Pour saluer le drapeau, une longue rafale de mitrailleuse déchire brutalement le silence qui s'était établi.

Le commissaire politique apparaît à la tribune.

- Demain, 19 décembre, c'est l'anniversaire de la lutte de notre peuple pour la libération de son sol.

Après que ces mots ont été exprimés avec solennité, des feux sont allumés, des sentinelles passent dans les rangs et distribuent trois cigarettes par prisonnier. C'est la première fois que cela arrive. Une telle libéralité ainsi prodiguée nous fait oublier le froid qui nous saisit et la ration de riz de ce soir que nous avons trouvée plus faible encore que de coutume.

Le commissaire politique, après la distribution de cigarettes, reprend la parole. Il parle longuement, retraçant l'histoire de la guerre:

- Depuis plus de quatre ans l'armée capitaliste sème sur notre sol le deuil et la misère. Le Viêt-nam tout entier, de Cao Bang à la pointe de Ca Mau, a levé le drapeau de l'indépendance pour secouer le joug des colonialistes français... Mais la haine qui galvanise toutes nos volontés ne vous atteint pas. Vous êtes les victimes, vous aussi, du capitalisme ! Vous êtes des fils du peuple de France abusé par une politique mensongère!

Il parle avec une véhémence qui nous devient peu à peu familière.

- C'est un sacré fana, dit Ducret.

C'en est un. Mais il n'arrive pas à secouer l'apathie qu'il voit dans nos rangs, signe de notre muette hostilité.

- Comprenez le sens de notre lutte... Luttez avec nous. Souvenez-vous que de votre attitude dépend votre libération.

Le mot est prononcé, on le présentait.

Il fait une pause, attendant visiblement des applaudissements, mais le " luttez avec nous" est trop fort. Nul ne bronche. Immobiles, on le regarde en silence.

- Il est couillonné, dit quelqu'un derrière moi.

- Ta gueule, fait une voix rogue, ça pourrait te coûter cher, connard !

*Ibidem*, pp. 50-51

4 C'est « l'hôpital ».

Lorsque nous entrons dans la baraque qui nous a été désignée, il me semble que le monde va soudain perdre son équilibre, que nous allons devenir fous, tant le spectacle qui s'offre à nos yeux dépasse en horreur tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour.

Les malades et blessés d'autres camps y sont déjà arrivés. Les plus graves ont été transportés, sur des brancards de fortune, par leurs camarades moins atteints. On nous dit qu'en provenance du camp 3 de Dong Pan, trois grands malades sont morts en route et que leurs corps ont dû être abandonnés au bord de la piste par leurs camarades.

L'odeur est épouvantable. Odeur de pourriture, de décomposition, de sang et de merde. Les malades sont allongés côte à côte sur deux claies de rondins de bois disposées de chaque côté de la baraque, sur toute sa longueur. Dans le couloir central, de petits feux, allumés par les plus valides, brûlent pour réchauffer l'air, éloigner les moustiques et les rats.

Les malades atteints de dysenterie sont affaiblis au point de ne plus pouvoir se lever pour faire leurs besoins. Ils baignent dans leurs excréments. Mes yeux tombent sur un jeune prisonnier blond, aux yeux bleus, complètement nu.

D'une main maladroite et tremblante il tente de ramener sur lui la paille sale. Des ascaris jaunes sortent de ses fesses décharnées que rongent d'énormes escarres sanguinolentes.

*Ibidem*, pp. 69-70

5 « Tu déconneras une autre fois », avais-je dit à Rather, mais je savais qu'il ne « déconnaît pas ». Je connaissais ce que « disent les Français dans leur presse ». En août 1949, pendant le repli de Bac Kan, le jour où le caporal Mohamed, de la première section, mourut en patrouille d'une balle dans le ventre, je reçus dans le courrier parachuté un journal. Le hasard fait que c'était Témoignage chrétien, un hebdomadaire de gauche, créé pendant l'occupation. Il avait comme sous-titre: « La justice et la vérité quoi qu'il en coûte ») et c'est vrai qu'il fut un journal chrétien de résistance au nazisme, ce qui provoqua l'arrestation et la déportation de nombreux de ses militants. Dans le numéro reçu était publié le reportage d'un journaliste décrivant des tortures qui auraient été commises par des soldats français en Indochine, laissant entendre que c'était fréquent. J'imagine que ce journal ne fut pas le seul à le faire. Des tortures, je n'en ai jamais vu. Je fus indigné par ces accusations, en tant que soldat français et en tant que chrétien. Revenu à Cao Bang, je montrai cet article au R.P. Nerdeux, dominicain, missionnaire en Indochine depuis plusieurs dizaines d'années. Il le lut lentement. Au fil de sa lecture, je le vis blêmir, lui, l'apôtre des Vietnamiens. - C'est un torchon cet article, dit-il en me rendant le journal.

*Ibidem*, p. 76

6 L'infirmier vietnamien revient le lendemain à la même heure. Il est toujours, nous dit-il, dans l'attente des médicaments, mais ceux-ci ne sauraient tarder. Nous devons en être persuadés.

N'avons-nous pas récemment entendu le commissaire politique nous faire remarquer que, nous qui sommes prisonniers depuis trois mois des forces démocratiques vietnamiennes, nous faisons l'objet de bonté et de clémence de la part de ce peuple opprimé et héroïque. Notre ingratitude serait grande de ne pas le reconnaître « hautement ». N'avons-nous pas porté les armes contre le peuple de ce magnifique pays? Et que fait-il de nous? À l'exemple de son vénérable président, Hô Chi Minh, ce peuple généreux fait preuve à notre égard d'une clémence incroyable...

Et voici qu'il va priver ses troupes combattantes de médicaments pour nous les donner, à nous, les vaincus!

Les médicaments qui vont arriver incessamment n'étaient, d'ailleurs, qu'un premier pas. Bientôt, nous allons être logés et traités dans des hôpitaux modernes, mieux encore que les « hôpitaux colonialistes » construits, hélas, à la sueur du peuple vietnamien, pendant ces soixante-dix années d'oppression.

Dans ces hôpitaux, des délégations de la Croix-Rouge internationale nous rendront visite régulièrement. Le Viêt-nam tout entier est prêt à les accueillir. Déjà, des journalistes « progressistes » sont venus au Viêt-nam libre et ont proclamé la vérité à la face des nations ennemies et de leurs gouvernements fantoches et pourris. Par exemple, Léo Figuières<sup>1</sup>, cet homme sorti du peuple, du vrai peuple de France, celui de la Révolution et de la Résistance, celui que le peuple du Viêt-nam aime.

*Ibidem*, pp. 85-86

7 Cette prison, nous l'appelons « la cage aux buffles ». C'est, comme on a déjà eu l'occasion de le dire, la partie inférieure d'une cai nha typique du pays « ThO » dans laquelle les habitants parquent leurs buffles efflanqués, leurs maigres cochons et leur volaille étique.

Il y règne une odeur très désagréable bien que les parois soient faites de planches à claire-voie qui laissent passer le froid des nuits d'hiver du Haut-Tonkin. Le plus souvent, pas de paille, de la boue formée d'excréments humides, parfois un coin de terre sèche où l'on peut s'allonger.

La porte s'est refermée derrière moi. Je jette un regard sur les lieux. Deux cochons noirs et blancs s'agitent bruyamment dans une caisse de bois. Au fond, à gauche, une charrue de bois où se perchent des poules maigrichonnes. Devant moi, couchés dans la boue, trois buffles ruminent paisiblement derrière une barricade, laissant disponible un espace de terre sèche. Je me mets à marcher, mesurant consciencieusement la place disponible: six pas en longueur, de la barricade à la porte, quatre pas en largeur.

*Ibidem*, pp. 101-102

8 Peu de temps après, il est question du *Journal mural du camp*. Investis par les autorités du camp, les « rédacteurs » et le « dessinateur » se réunissent dans une baraque réservée à ce seul usage. Les premiers temps, il est de teneur agréable et humoristique. Il devient par la suite un organe d'information militant où, sous la plume de l'un des nôtres, transparaissent les idées et les directives du commissaire politique.

Pour échapper à la pression physique, morale et psychologique de la rééducation, il faut répondre par une docilité apparente, applaudir les discours, écrire des confessions « bidons », signer des manifestes. C'est là notre unique chance de survie. On voit alors émerger ceux d'entre nous qui comprennent le rôle qu'il faut jouer.

*Ibidem*, p. 128

9 Lorsque la quatrième baraque fut construite, une partie de celle-ci devint le « Hall d'information », temple de la « grammaire » de la rééducation politique à laquelle nous étions appelés à adhérer. L'un des murs était décoré d'un drapeau rouge à étoile jaune. Sur les autres murs, on voyait un portrait de Hô Chi Minh, une photo de Staline au regard énigmatique, derrière ses lourdes paupières de Géorgien, un Lénine au fusain, les yeux plissés, la barbiche au vent, montrant du doigt l'horizon. D'autres photos, plus discrètes, représentaient des usines, des centres de repos en URSS, des travailleurs russes au repos, chantant et dansant devant des isbas d'opérette artistiquement décorées. Les légendes de ces photos étant rédigées en russe, nous ne pouvions qu'imaginer les enseignements à en tirer.

La table centrale était couverte de revues russes, assorties de nombreuses photos, de tracts rédigés en français, de déclarations ou d'appels signés de Maurice Thorez, Jeannette Vermersch, Marcel Cachin, André Marty et d'autres que j'ai oubliés. Les signataires de ces documents affirmaient qu'eux-mêmes et le parti qu'ils représentaient s'opposaient aux capitalistes français faisant la guerre au Viêt-nam. Ils soutenaient la lutte héroïque du peuple vietnamien. Représentants de la « vraie France », les communistes menaient une action énergique en faveur du Viêt-nam libre et de tous les peuples encore sous le joug colonialiste. Maurice Thorez rappelait qu'il n'avait cessé de dénoncer le caractère criminel et injuste de cette guerre menée en contradiction formelle avec la Constitution de la IV<sup>e</sup> République.

Un autre document signalait que les délégués catholiques du Mouvement populaire des familles, au cours d'un congrès tenu à Nancy, « réclamaient l'admission de la Chine à l'ONU, dénonçaient le caractère colonialiste de la guerre d'Indochine, demandaient l'ouverture de pourparlers avec le Viêt-minh en vue de la cessation immédiate des hostilités ».

Cette information était suivie des commentaires suivants : « Quelle différence, quel contraste frappant entre ces catholiques courageux et l'attitude faite de trahisons constantes et de démagogie dont font preuve les dirigeants du parti socialiste. Blum lui-même écrivait dans *Le Populaire* en août 1949: "Hô Chi Minh est le seul représentant authentique du peuple vietnamien." Or, c'est sous le gouvernement de Léon Blum que l'expansion coloniale fut étendue à tout le pays. Guy Mollet, autre socialiste notoire, adressait en janvier 1949 une lettre à Henri Queuille dans laquelle on pouvait lire: "Le parti socialiste a constamment mis en garde les gouvernements successifs contre "la politique de force" sur le plan militaire aussi bien que contre les tentatives de négocier la paix avec l'exempereur Bao Dai." Puis, Guy Mollet lui-même favorisera les mesures tendant à intensifier la guerre d'Indochine. Ainsi, les chefs socialistes renient les enseignements de leurs maîtres, les nobles figures qui présidèrent à l'éclosion de leur parti, Jean Jaurès et Jules Guesde »

*Ibidem*, pp. 129-131

10 Le commissaire politique fait ensuite un parallèle avec la jeunesse française non asservie, celle qui travaille au sein du syndicat démocratique, la CGT. Il nous décrit comment le gouvernement français, sous les ordres de ses maîtres américains, favorise les crises sociales et la misère par l'augmentation du coût de la vie, afin que les jeunes s'engagent dans l'armée et viennent se battre contre les patriotes du Viêt-nam.

Il faut, nous dit-il, que nous prenions conscience de nos erreurs, et que nous utilisions désormais « la force et l'enthousiasme de nos jeunes volontés ~> pour la paix au Viêt-nam, le retrait du corps expéditionnaire et pour la Paix dans le monde!

- Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter?, dit-il.

Un silence. Derrière moi, la voix feutrée de Roumieux se fait entendre:

- Oui, monsieur le commissaire politique. Mon cul, c'est du poulet?

Heureusement, l'audition de ces propos ne dépasse pas un premier cercle de prisonniers et les regards convergèrent sur G.I qui s'avance avec son sourire servile et sa démarche un peu déhanchée. Il fait une révérence de soubrette devant les autorités et prend la parole.

- Camarades, c'est pour moi une joie d'ajouter quelques mots aux paroles de Monsieur le commissaire politique...

En fait, il n'ajoute rien à ce qu'a dit le commissaire politique. Il ne fait que résumer l'ensemble de son développement condamnant les « capitalistes français », se limitant à insister sur le fait que ceux-ci accroissent volontairement la misère du peuple pour augmenter le nombre des engagements dans l'armée.

Un malaise se peint sur les visages. C'est nous prendre pour des imbéciles, que d'insister sur une calomnie aussi grossière. G., est déjà haï. Le simple fait qu'il s'arroge le droit de se faire servir à la cuisine autant de riz et de soupe qu'il veut, sous l'œil complaisant du chef de cuisine viêt, le rend définitivement antipathique. On chuchote aussi qu'il fait fonction de mouchard auprès du commissaire politique. Il se vante d'ailleurs de passer des soirées entières auprès de celui-ci. De ce fait, on le craint autant qu'on le hait et nul n'oserait contrecarrer ses initiatives. Des chants terminent le meeting. Nous regagnons les baraques un peu avant la distribution du riz.

*Ibidem*, pp. 145-146

11 Toute ma vie, je me rappellerai le 23 février 1950. Les autorités politiques ont-elles jugé sévèrement l'indifférence avec laquelle on assiste aux meetings? Ont-elles pensé qu'il fallait

nous donner une preuve de leur froide détermination à mener à bien notre rééducation politique?

..... À quelques centaines de mètres, un immense poteau de bois se dresse vers le ciel. Un homme, un des nôtres, y est lié. Chacun a compris qu'il est condamné à être fusillé. La population des villages voisins a été conviée. Elle attend, impatiente et avide, regroupée en arc de cercle, à distance du poteau et de la mitrailleuse US de 30 mm, placée en position de tir.

\* \* \*

Il doit être un peu plus de dix heures maintenant. Depuis près d'une heure un homme est lié, seul sous les yeux cruels de cette foule, et maintenant son regard qu'on ne voit pas à cause de la distance doit être posé sur nous, ses camarades de combat et de misère, qui devons assister, muets, impuissants, à son exécution.

Les préliminaires de l'exécution se déroulent. Les sentinelles se mettent en position de tir. L'ordre de feu est imminent.

- Garde-à-vous!, crie, d'une voix forte mais pathétique, quelqu'un dans nos rangs.

Trois cents soldats, en haillons, retrouvent en un instant la dignité d'un solennel garde-à-vous face à leur camarade qui va mourir. Il émane de cette immobilité et de ce silence, suprême hommage à leur camarade, une espèce de force, intense mais rageuse, devant son impuissance, avec quelque chose de poignant, plus bouleversant qu'un long sanglot.

La mitrailleuse crépite.

Un cri profond jaillit de la foule des civils, un seul cri, une seule clameur, inarticulée et sauvage, comme le grondement d'une meute. Cri de haine et de vengeance assouvie.

La mitrailleuse tire pendant plusieurs secondes qui nous paraissent un siècle. Les balles cisailent le poteau qui s'écroule en avant, emportant dans sa chute ce corps inerte qui reçoit encore des balles, comme une suprême insulte.

*Ibidem*, p.151, pp. 152-153

12 On va vivre au rythme effréné de la glorification du travail. Quatre niveaux de compétition sont distingués: chaque prisonnier, au sein de son groupe de travail, doit travailler d'arrache-pied pour obtenir un rendement supérieur à celui de son voisin. Chaque groupe de travail doit s'efforcer d'obtenir un rendement supérieur à celui du groupe voisin de la même équipe. Chaque équipe doit chercher à obtenir un rendement supérieur à celui de l'équipe voisine du même chantier. Enfin, une compétition permanente est organisée entre les deux chantiers, celui de Bac Xam et le nôtre de Lum Co.

À peine ce stakhanovisme est-il mis en place que ses résultats sont étonnants. Le commissaire politique nous annonce que chaque prisonnier de notre camp fournit une moyenne de travail égale à celle de trois cantonniers vietnamiens.

Par combien de morts se solda cette course effrénée au rendement? Combien de camarades moururent d'épuisement durant ces mois de travail surhumain pour nos corps débilités? Nous l'ignorions et à vrai dire nous n'y pensions guère. Le commissaire politique nous dit chaque jour que les meilleurs travailleurs seront libérés. De grandes banderoles, des calicots et les journaux muraux nous le rappellent en permanence.

Tout est calculé, chronométré, enregistré, le volume de pierres transporté, le nombre de mètres cubes de pierres cassés, par travailleur, groupe de travail, équipe, chantier.

Le meilleur travailleur est glorifié comme « héros du travail ». Le prisonnier qui a le plus faible rendement, en général le plus fragile physiquement, est honni.

Nous nous endormons le soir, sur nos bat-flanc, sentant encore sur nos épaules endolories le poids des blocs de pierre qu'on transporte jusqu'à la route en traversant une rizière où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux.

*Ibidem*, pp. 195-196

13 C'est également le 1er avril que le commissaire politique nous trace les grandes lignes de l'action politique que nous allons accomplir. Ce sera le plus dur, le plus difficile, mais nous le ferons. Lors de nos premiers cours d'éducation politique, en février dernier, nous avons fini par applaudir, croyant qu'il suffisait de renoncer à exprimer une attitude d'opposition envers les autorités viêt-minh.

Celles-ci ne furent pas satisfaites et procédèrent à l'exécution de Roger Journès, provoquant chez nous le choc psychologique qu'elles escomptaient. Ce choc fut renforcé par l'annonce de l'envoi de huit de nos camarades prisonniers dans un « camp de représailles », dont on parle avec effroi. Après avoir pleuré de douleur et de rage impuissante, nous avons applaudi plus fort aux discours.

Nous avons signé des pétitions et en particulier « l'appel au peuple de France » pour les élections. Nous croyions avoir bu, jusqu'à la lie, le calice de l'humiliation.

Affaiblis par une demi-année de captivité, privés de tout soutien matériel et moral, abrutis de slogans, égarés par les mensonges, nous avons conscience qu'il ne nous reste que l'alternative: feindre d'adopter sans réserve leurs idées ou mourir, comme sont déjà morts plus de la moitié de nos camarades prisonniers.

Les meetings politiques ont repris à un rythme jamais égalé. Ils prennent une importance croissante, deviennent d'une intensité plus violente. Le colonel Tchen Si et le professeur Nhot sont revenus. Ils nous parlent comme à des initiés qui ont à approfondir une conviction acquise.

Le colonel parle des « monstrueux impérialistes de la haute finance internationale qui font la guerre avec votre sang ».

- Ils excitent l'antagonisme racial, alimentent l'amour propre national et le chauvinisme, alors que les nations ne sont qu'une expression géographique. Pour vous griser, ils vous enivrent de musique militaire et de rêves héroïques. Ils dénaturent la morale naturelle pour y substituer la leur.

Chaque meeting est également pour le commissaire politique Viet l'occasion de proclamer les « victoires » de l'armée démocratique vietnamienne.

- Au large du centre Viêt-nam, un porte-avion a été coulé par l'une de nos torpilles. Le corps expéditionnaire français a perdu quatre mille hommes, affirme-t-il un jour.

L'énormité du mensonge est destinée à faire croire plus facilement l'information. Au demeurant, comment, dans l'isolement total où nous nous trouvons, faire la part du mensonge?

Le parallèle saisissant qu'établit le professeur Nhot entre la misère des peuples dans les pays capitalistes et le bien-être des travailleurs en URSS est du même ordre d'in vraisemblance.

Après les considérations d'ordre général, viennent des exemples, des dates, des chiffres:

- En Espagne, une manifestation d'étudiants a menacé Madrid en avril. En Italie, les équipages de la marine de guerre s'opposent à ce que la flotte soit incorporée dans l'énorme machine de guerre dénommée « Pacte Atlantique ». Au même moment, les ouvriers d'URSS perçoivent

quotidiennement et gratuitement « quatre cents grammes de raisins secs, six cents grammes d'huile, du poisson séché et autant de pain qu'ils le désirent ».

Lorsque l'un des conférenciers évoque l'agression capitaliste, il prend soin de dissocier les gouvernements capitalistes et les peuples eux-mêmes que les démocraties nouvelles veulent libérer. Il ne confond pas « victimes et bourreaux ». Jamais il ne s'en prend à l'Allemagne, aux États-Unis, à la France.

Ses imprécations, il les réserve au traité de Bonn, aux capitalistes français, aux impérialistes des États-Unis d'Amérique. De telles précautions oratoires sont prises pour se ménager les sympathies des peuples concernés comme pour s'attirer les nôtres.

Nos orateurs préfèrent nous plaindre de notre erreur plutôt que de nous châtier pour nos « crimes antidémocratiques ».

*Ibidem*, pp.197-199

14 Sous le ciel d'un bleu vif, dans la verdure chatoyante de la montagne qui nous domine, la tribune drapée de rouge jette une note agressive. Un homme y est debout, grave. La sueur plaque ses cheveux sur ses tempes, ses yeux se plissent sous l'ardente luminosité du soleil. Il a l'air d'un chef de partisans. C'en est un. C'est le commissaire politique. Il s'adresse à la foule des visages levés vers lui. Les prisonniers écoutent cette voix posée dont les inflexions harmonieuses trahissent une longue pratique du français. Il a fait table rase de sa formation intellectuelle et de la tournure d'esprit acquises dans les facultés françaises pour faire usage de phrases simples, de mots simples mais bien choisis, qui frappent l'esprit de l'auditoire un peu rustre que nous formons. « Il n'y a pas d'indépendance au Viêt-nam de Bao Dai puisque les Français colonialistes y sont » est une évidence simple, à notre portée. Il sait faire appel à la masse et l'entraîner. - Il faut chanter, dit-il, les Français sont gais. Le chant émotif doit stimuler l'ardeur révolutionnaire.

Une chorale s'est formée. Elle obtient un vif succès parmi les prisonniers avec la dernière chanson d'Edith Piaf et des Compagnons de la chanson, Les trois cloches:

*Une cloche sonne, sonne  
Sa voix:, d'échos en échos,  
Dit au monde qui s'étonne  
C'est pour Jean François Nicot.*

Vif succès parmi les prisonniers, accueil mitigé de la part des autorités du camp. Il faut s'en tenir aux « valeurs sûres » : *La jeune garde*, *Le chant des partisans*, avec lequel le meeting de ce jour a commencé.

*L'Internationale*, par laquelle il se terminera immanquablement.

Plusieurs camarades qui ont servi dans les FTP en 1944-1945 ou à la Libération, nous ont appris ces chants que nous braillons maintenant à pleins poumons.

Le commissaire politique a gagné sur tous les tableaux.

Il a stimulé certains, effrayé d'autres. Il a injurié les tièdes et promis la libération aux ardents. Pour entraîner ce qu'il appelle « la masse » il a créé le comité de « Paix et Rapatriement », composé d'une douzaine d'hommes pressentis par lui et « élus » par nous à l'unanimité.

Comment aurions-nous osé ne pas les élire? Ces élus sont les précepteurs idéologiques, les « éléments catalyseurs » qui doivent diriger notre « action démocratique », prévenir les «



schismes ». Il n'est même pas question d'empêcher une opposition: Qui donc oserait la former?

*Ibidem*, p. 204, pp. 205-206

15 En un éclair je revois Rather avec ses beaux yeux calmes et sa barbe touffue, Rather qui disait: « S'il vient un jour m'emmerder, ton petit père des peuples, je me fais commissaire politique », avait-il dit. Je lui avais répondu: « Je te verrais mieux pope! » Nous avions ri... Qu'es-tu devenu, ami Rather, depuis que nous nous sommes quittés, par un jour brumeux et froid d'hiver? On souffrait alors de la faim, plus que maintenant...

Mais maintenant, il y a en nous une autre souffrance, plus insidieuse, celle que j'ai ressentie tout à l'heure en nous voyant chanter *L'Internationale* devant le drapeau viêt.

« Nous, chanter *L'Internationale*? Pour qui nous prennent-ils ? », avait dit « Barandong », emprisonné avec moi dans la cage aux buffles, avec cet air triste et doux de chien battu qu'il avait au fond de ses prunelles.

Et maintenant, nous la chantions, *L'Internationale*, nous, soldats français, héros méprisés d'une bataille perdue d'avance dans la jungle et les rochers de Cao Bang, de Dong Khé, de That Khé.

*Ibidem*, p. 211